

à travers des chapitres divisés en rubriques où la plante est décrite selon son nom et son étymologie, le lieu où elle pousse, la saison, les vertus thérapeutiques et les autorités qui en ont parlé avant Daléchamps.

La piste du sensible

Si la vue et l'ouïe sont les deux formes sensibles les plus nobles pour envisager le monde, c'est parce qu'elles permettent toutes les deux d'embrasser les proportions si chères à la perspective de la Renaissance et à l'harmonie entre microcosme et macrocosme. De même, ce sont deux sens qui n'imposent pas de « contact direct » avec l'objet ou l'être de chair, ce qui, pour les Chrétiens, rend possible une éducation morale par l'ouïe et par la vue – la lecture par exemple. En combinant plusieurs sens entre eux, l'être humain peut atteindre un certain niveau de connaissance, que la morale chrétienne encourage ou réproouve. Dans le cas d'un naturaliste, ce sont toujours les valeurs morales de modestie et d'humilité qui prévalent. Or, l'excès ne vient-il pas de sens comme le toucher, le goût ou l'odorat ? Comme le rappelle Henri-Jean Martin, suivant Aristote, l'odorat est le sens qui nous rapproche le plus de l'animalité⁸.

David Howes pose l'hypothèse du multisensoriel⁹ dans notre perception du monde plutôt qu'une fragmentation et une segmentation des sens. Ce lien se retrouve particulièrement dans les gestes et les pratiques des naturalistes du XVI^e siècle. Ainsi chez Jacques Daléchamps, la nature de ses interprétations sensorielles est intimement liée à un modèle d'analogies entre le microcosme et le macrocosme, lui permettant d'évaluer et de décrire une complexion selon le système de la théorie galénique des humeurs et selon la théorie hippocratique sur l'influence des éléments naturels (air, eau, feu, terre). Ces schémas de la pensée l'autorisent à créer une classification des choses du vivant qu'il étudie. Ainsi à chaque plante correspond une humeur et donc des propriétés liées à cette humeur, tout comme le corps. Lorsqu'il parle d'une forte odeur, d'une odeur désagréable ou de puanteur, il en découle chez lui une série de procédés mentaux qui attribuent à la plante des propriétés médicinales spécifiques liées aux processus de purgation, et bien souvent à l'excrément, le rejet de la mauvaise matière hors du corps.

Dans son *Historia generalis plantarum* (1586) traduite en français, Jacques Daléchamps a compilé des connaissances sur plus de deux mille

8. — H.-J. MARTIN, *Aux sources de la civilisation européenne*, Paris, Albin Michel, 2008 (*Bibliothèque Albin Michel des idées*), p. 142.

9. — D. HOWES, « L'esprit multisensoriel, ou la modulation de la perception », *Communications*, t. 86, 2010, p. 37-46.

84

plantes, et a certainement bénéficié de l'aide de ses élèves pour l'écriture, ou la réécriture, Jean Bauhin et Jean Des Moulins notamment. Jacques Daléchamps est né au début du xvi^e siècle à Caen. Il a fait des études classiques à l'université de Montpellier, la plus réputée pour la pratique médicale qui fait appel aux plantes. Il étudie auprès du professeur Guillaume Rondelet dont on possède peu de traces mais dont le nom est souvent cité par ses confrères, ses élèves et disciples. C'est à l'Hôtel-Dieu de Lyon qu'il exerce sa médecine après avoir été reçu docteur. Il faut s'imaginer l'Hôtel-Dieu de Lyon à la Renaissance comme un grand bâtiment, d'aspect austère, qui se dresse au centre de la ville de Lyon d'aujourd'hui, mais qui se trouve en fait dans sa périphérie au xvi^e siècle, c'est-à-dire à côté du Rhône. L'Hôtel-Dieu est construit sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de l'hôpital médiéval, la structure est agrandie pour accueillir plus de malades. On y soigne les pauvres et les indigents. C'est un lieu trop petit et le manque de place engage le roi François I^{er} à faire construire à un autre endroit un Hôpital de la Charité réservé aux enfants abandonnés, aux femmes enceintes et aux plus pauvres. L'une des figures les plus illustres qui y travaille au milieu du xvi^e siècle n'est autre que François Rabelais, même s'il quitte rapidement et brusquement son poste. Jacques Daléchamps n'a pas l'occasion de rencontrer François Rabelais car il s'installe à Lyon une vingtaine d'années plus tard. Et c'est dans ce cadre médical qu'il exerce ses cinq sens, améliorant sa pratique. L'on peut essayer de se figurer la proximité d'un cimetière, la puanteur des abords rhodaniens, l'odeur d'humidité et l'odeur des malades. Le bâtiment devient un établissement communal accueillant les boutiques de particuliers avec privilèges royaux. Il y a donc l'odeur singulière des cuisines, les fumets des viandes, une boucherie est même construite entre 1576 et 1579¹⁰. Le médecin est accompagné d'un apothicaire, d'un chirurgien-barbier, d'un prêtre et aidé de femmes soignantes ou de religieuses hospitalières. On peut aussi sentir les effluves des onguents, des drogues, des herbes, des fumigations et autres remèdes utilisés. C'est donc dans ce mélange hétéroclite d'odeurs, d'images apocalyptiques avec le retour de la peste au xvi^e siècle, de substances, de bruits, que Jacques

10. — Comme le montrent les fonds d'archives anciennes de l'Hôtel-Dieu de Lyon retraçant l'histoire administrative, économique et sociale de l'établissement. On trouve trace de la construction de bâtiments et des viandes cuisinées dans les archives hospitalières entre le xiv^e et le xx^e siècle. Cf. Frances Archives. Identifiant de l'inventaire : FRAC069123_HD_01 : Archives municipales de Lyon. Pour le xx^e siècle, Juliette Courmont dans *L'odeur de l'ennemi* rappelle qu'aussi « l'alimentation carnée, apanage du citadin, est-elle réputée provoquer un surcroît de puanteur », ce qui peut très bien s'appliquer à un hôpital de la Renaissance (J. COURMONT, *L'odeur de l'ennemi (1914-1918)*, Paris, Armand Colin, 2010 (*Le Fait guerrier*), p. 20).

de ce type de parasitisme. On y voit en effet des sortes de mouches ou moucherons voler autour de la plante. Dans un sens plus général, nous pourrions poser l'hypothèse que la présence des insectes sur la petite gravure n'est pas anodine car elle est destinée à montrer que la plante attire les insectes nuisibles, telle une métaphore de la puanteur, insaisissable par le peintre et le graveur, et que par-là son caractère intrinsèquement nuisible est vérifié. Dans d'autres gravures, on voit apparaître des insectes pollinisateurs, abeilles ou papillons, qui à l'inverse viennent signifier que la plante attire par sa bonne odeur sucrée. Les insectes maintiennent ici l'illusion d'une plante peinte « sur le vif » et non d'une nature morte.

Comme nous venons de le voir, l'odeur peut tout simplement servir de marqueur olfactif pour distinguer une espèce proche d'une autre. La confusion entre les espèces est fréquente. Penchons-nous maintenant sur le *senesson puant*. Il s'agit du séneçon de Jacob, espèce connue des naturalistes modernes. Les savants humanistes ont néanmoins déterminé qu'il existait peut-être plusieurs espèces de séneçons. Jacques Daléchamps estime ainsi qu'il existe un *senesson puant*. On les utilise d'abord pour soigner les plaies, *toutefois si on les mange fraiches elles estranglent la personne. Si on fait cuire la tige dans du vin cuit, & qu'on le boive, il guerit la douleur de l'estomac provenant des humeurs bilieuses*²⁴. Selon d'autres, *elle estouffe ceux qui la prennent en breuvage*. Pour Daléchamps, le *senesson puant* :

*[...] a racine longue d'une paume, dure comme bois, tortue, noirastre & cheveluë. Il a de fort belles feuilles vertes-brunes, qui sortent en grand nombre, comme celles du Senesson, fort bravement descoupees, & de beaucoup plus belle façon que celles de la Branque ursine, dont les peintres & sculpteurs font beaucoup de cas pour ce respect, & si grasses qu'il semble advis qu'on les ait enduites de miel, repliees & se tenans si fort ensemble, qu'il est mal aisé de les séparer, si bien elles sont collees par le moyen de ceste viscosité là. Au reste elles sont puantes, sentans comme fait la grande Scrofulaire, ou l'Hieble; pource a il esté appelé Puant. [...] Aucuns l'appellent Armoise puante, pource que ses feuilles retirent aucunement à l'Armoise. D'autres tiennent que c'est la quatriesme espece de Sideritis, de laquelle Pline fait mention, laquelle croist parmy les mazures, & est puante estant broyee. Il croist és lieux maigres, aspres, & froids. On fait grand cas de son suc pour les ulcères malins*²⁵.

Il s'avère que le séneçon de Jacob est toxique pour l'être humain ainsi que pour certains animaux. Là encore, les qualités visqueuses et puantes

24. — *Ibid.*, vol. 1, Livre V, chap. XVIII, p. 485.

25. — *Ibid.*, vol. 1, Livre V, chap. XVIII, p. 486-487.

de cette plante révèlent la dangerosité de la plante et permet surtout de ne pas se tromper et de la prendre pour une autre plante. Le visqueux est ainsi souligné et accentue le trait négatif de ce végétal pourtant utile contre les ulcères malins. L'odorat et le toucher sont invoqués ici pour avertir l'utilisateur des précautions qu'il y a à prélever une telle plante.

Les racines de ceste Plante ne sentent pas si bon dit Jacques Daléchamps reprenant Matthioli au sujet du *meum*²⁶. Il s'agit d'une espèce de cerfeuil des Alpes très apprécié des apothicaires de l'époque moderne. La racine est odorante et *eschauffe* la langue, elle est de couleur *noirastre* et se jette *fort profond en terre*. Matthioli se sert de ses sens pour distinguer ce *meum* de celui de Dioscoride dont il critique une erreur de jugement. C'est ainsi qu'il déclare que la vraie racine ne sent pas si bon et qu'elle n'est pas si menue comme l'avait décrite Dioscoride.

Dans son interaction avec la plante, Jacques Daléchamps mobilise de fait la multi-sensorialité, en appelant le goût, l'odorat et le toucher. Le médecin naturaliste utilise ces trois sens comme outils mis en commun pour apporter la preuve et la réalité matérielle de la plante, car comme Lucien Febvre le dit, les hommes du XVI^e siècle sont « des hommes de plein air, voyant mais sentant aussi, humant, écoutant, palpant, aspirant la nature par tous leurs sens²⁷ ». Robert Mandrou avance même l'hypothèse que la vision n'était alors que le troisième sens après le son et l'odorat²⁸. Robert Muchembled ajoute que « ce sens protéiforme » qu'est l'odorat, est celui de notre conservation, c'est le sens « du lien social », le sens qui garantit le goût lorsqu'on mange, le sens qui nous alerte²⁹.

La puanteur salvatrice

« Quand on le mange il a assez mauvaise odeur », trouve-t-on écrit dans l'herbier de Jacques Daléchamps pour parler de l'arbre puant³⁰. L'odeur est donc ici bien reliée aux papilles gustatives dans l'esprit des savants. Il n'y a presque pas de différence entre les deux. Le naturaliste s'étonne d'ailleurs que d'une fleur sentant très-bon il vienne un fruit puant, entendez par-là un fruit de très mauvais goût. Au sujet de la *tagetes*, en fait

~~~~~

26. — *Ibid.*, vol. 1, Livre VI, chap. XXXII, p. 654.

27. — H.-J. MARTIN, *Aux sources de la civilisation européenne*, p. 143 (citant Lucien Febvre : L. FEBVRE, *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003 (*Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité*, 42) (1<sup>re</sup> éd., 1947), p. 394).

28. — Cf. R. MANDROU, *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique, 1500-1640*, Paris, Albin Michel, 1998 (*Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité*, 31) (1<sup>re</sup> éd., 1961), p. 76.

29. — R. MUCHEMBLED, *La civilisation des odeurs*, p. 27-28.

30. — Jacques DALÉCHAMPS, *Histoire générale des plantes*, éd. cit., vol. 1, Livre III, chap. VIII, p. 264.

l'œillet d'Inde, le médecin dit que le suc en est *si puant, & mal-plaisant, que Galien luy-mesme n'en osa pas taster, craignant que ce ne fust poison*<sup>31</sup>. La mauvaise odeur est donc aussi un indicateur pour celui qui expérimente et goûte la plante et le rapprochement entre puanteur et poison est assez ténu. Daléchamps fait pourtant une remarque curieuse : il rappelle que la plante est utile pour soigner les douleurs aiguës de la goutte par ses propriétés réfrigérantes. Il tisse un lien entre couleur et odeur :

*Or estoit-il, ainsi que dit Galien, de couleur jaunastre, & aussi puant que la Ciguë, sinon qu'il avoit je ne sçay quoy de plaisant, comme ont toutes choses aromatiques, Ceste herbe, dit-il, s'appelloit Lycopersion, mais Galien ne dit rien touchant la figure de ceste herbe, tellement qu'il n'est pas possible de juger si c'est l'œillet d'Inde. Toutefois, dit Dodon, si ce ne l'est, pour le moins il luy ressemble fort : car ses feuilles, & ses fleurs principalement, sentent fort mal, & ont une qualité venimeuse, comme la Ciguë. [...] Davantage qu'ayant donné de ces fleurs fresches avec leurs coupettes, meslees parmy du fromage frais, à un chat, il devint fort enflé tout soudain, & mourut bien tost après. Mesme on dit que l'on a treuvé des rats morts, pour avoir mangé de ceste graine*<sup>32</sup>.

La preuve du danger est bien dans l'odeur, dans la couleur jaunâtre et dans la ressemblance avec la ciguë. Sentant bien qu'ils courent un véritable risque à consommer la plante, Galien et Dodon donnent le spécimen aux animaux et observent les réactions de ces derniers. L'examen attentif de l'environnement commence donc par cette attention à la nature chez les naturalistes. C'est en observant les troupeaux, les animaux sauvages ou domestiques, que l'être humain comprend ce qui est comestible ou non, ce qui fait office de remède ou non.

Pour autant, nous pouvons aussi noter dans ces commentaires de l'*Histoire générale des plantes*, que l'odeur « mal plaisante » possède un *je ne sçay quoy de plaisant, comme ont toutes choses aromatiques*. Ce côté plaisant se retrouve aussi dans le commentaire descriptif de la frassinelle au chapitre XLIV : *d'une odeur bonne combien qu'elle ait je ne sçay quoy de puant*<sup>33</sup>. Pourquoi y a-t-il par deux fois cette remarque du naturaliste ? Pourquoi une plante qui sent bon a-t-elle tout de même quelque chose de puant et inversement ?

L'odeur n'est pas seule garante de la nature et des vertus du végétal. L'aspect au toucher et le goût sont aussi des indices matériels des qualités

31. — *Ibid.*, vol. 1, Livre VII, chap. XXVII, p. 728.

32. — *Ibid.*

33. — *Ibid.*, vol. 1, Livre VII, chap. XLIV, p. 758.





Pour Levinus Lemnius et d'autres médecins, comme Galien dans l'Antiquité, la bonne odeur est d'origine masculine, car le masculin a plutôt bonne odeur tandis que la femme émet d'insidieuses exhalaisons en raison de la complexion humorale de son corps. Il explique que les hommes ont une odeur charnelle douce à cause de leur *chaleur naturelle*<sup>40</sup> et qu'au contraire la femme :

[...] abonde en excréments, & qu'à cause de ses fleurs elle rend une mauvaise senteur, aussi elle empire toutes choses, & détruit leurs forces & facultez naturelles. [...] en partie à cause des esprits grossiers & suyeux qui sortent d'elle en partie, aussi qu'elle a une chaleur languide, & est de froide & humide nature, lesquelles qualitez ne peuvent rien maintenir & contre-garder, la substance de la chaleur naturelle de l'homme est vaporeuse, douce & souëve, & quasi comme abbruvée de quelque odeur aromatique<sup>41</sup>.

Robert Muchembled émet l'hypothèse que les femmes se seraient mises à se parfumer plus fréquemment que les hommes sous la pression sociale, en suivant ces préceptes médicaux déjà présents dans les corpus hippocrato-galéniques<sup>42</sup>. L'*Histoire générale des plantes* de Jacques Daléchamps explique, au sujet des citrons *plaisans à la bouche et couleur d'or* :

Les fleurs sont blanches, & d'odeur fort exquise. Les parfumeurs sont fort soigneux de les cueillir, là où il en croist en grande quantité, pour en faire divers parfums. Mais principalement on en tire de l'eau, qui est excellente non seulement pour raison de l'odeur : mais aussi pour servir en médecine, singulièrement aux fièvres pestilentielles [...]. L'eau distillée du suc de Limon par un alambic de verre, outre ce qu'elle est bonne aux Dames pour embellir & farder le visage, elle nettoye aussi les vitilignes, & autres taches de tout le corps, efface les boutons du visage, qu'on appelle en Latin Vari, & tue les cirons (des acariens)<sup>43</sup>.

Outre le fait que les fragrances sont des remèdes utiles aux femmes pour corriger les défauts physiques de leur peau et de leur visage, leur usage répond à une norme esthétique du corps féminin, exacerbée à l'époque moderne : un corps pur, blanc, virginal, exempt de taches et de plaques rappelant la maladie telle que la variole ou la syphilis. Porté sur le vêtement, le parfum du citron « écarte la vermine ». Qui plus est, les parfums

40. — *Ibid.*, fol. 155r°.

41. — *Ibid.*, fol. 155r°-v°.

42. — *De la nature des femmes*, corpus de textes attribués à Hippocrate ; cf. HIPPOCRATE, [Œuvres]. Tome XII, 1<sup>re</sup> partie : *Nature de la femme*, éd. F. BOURBON, Paris, Les Belles Lettres, 2008 (Collection des Universités de France. Série grecque – Budé, 465).

43. — Jacques DALÉCHAMPS, *Histoire générale des plantes*, éd. cit., vol. 1, Livre III, chap. V, p. 256.

comme le genièvre servent de remèdes préventifs et prophylactiques contre l'air pestueux et contre les venins : *On fait des parfums du fruit du Genevre, de ses branches, & de tout son bois, pour corriger l'air ; & par ce moyen cuire la contagion de la peste*<sup>44</sup>.

En plus du caractère masculin de ce qui sent bon, il existe également un lien entre les parfums délicats et les remèdes aphrodisiaques ou bien encore ceux qui aident à concevoir les enfants. Il ne faut pas oublier le caractère symbolique porté par des plantes telles que la rondeur et la couleur séduisante de la griotte sèche qui est utile à faire des parfums comme l'encens, la myrrhe et le safran qui améliorent la fertilité des femmes et des hommes. De même, la bonne odeur de l'yvroye, l'ivraie<sup>45</sup>, est appliquée en parfum pour aider à la conception. L'yvroye est pourtant considérée comme une mauvaise herbe car c'est une graine qui « enivre ». C'est peut-être la symbolique de la farine qui détermine son usage, se rapportant à la symbolique de la fertilité. Le levain et la farine sont, en effet, des symboles bibliques et mythologiques forts se rapportant à un imaginaire de la terre fertile, notamment lors des travaux de culture du blé. L'ivraie était une plante qu'on attribuait communément à Déméter/Cérès, allégorie de la fertilité de la Terre.

D'autres plantes ont un parfum agréable et si fort qu'elles sont utilisées pour les fumigations des femmes. Le *spondylion* ou spondyle est une plante que les Lyonnais appellent Courterolle, et le reste des Français appelle Taillepré, selon Jacques Daléchamps. Sa racine est blanche et *d'assez bon goust* avoue-t-il après l'avoir goûtée. *Son parfum esveille ceux qui sont trop endormis*<sup>46</sup> et résout les problèmes des léthargiques, ce qui prouve bien sa puissance aromatique. On se sert de son parfum à cette époque contre les suffocations de la matrice, aussi couramment nommée hystérie des femmes. Le parfum avait en effet cette qualité d'amener

44. — *Ibid.*, vol. 1, Livre I, chap. V, p. 58.

45. — Cf. A. FURETIÈRE, *Dictionnaire universel*, 3 vol., La Haye, Rotterdam, A. et R. Leers, 1690 (disponible dans la base numérisée *Le Grand Corpus des dictionnaires* des éditions Classiques Garnier numérique) : *s.f. Mauvaise herbe, & graine qui croist parmi le froment, qui enivre, quand il y en a dans le pain. On l'a ainsi nommée en François, parce qu'elle enivre. L'yvroye s'engendre des grains de froment & d'orge semez en lieux trop humides, ou putrefiez & corrompus de trop grandes pluies en hiver. Elle a une feuille étroite, veluë & fort grasse. Sa tige est plus gresle que celle du froment, à la cime de laquelle sort l'espi, long, & chargé de petites gousses piquantes, où on trouve trois ou quatre grains amoncelz, & couverts d'une bourre assez forte. Theophraste dit que l'yvroye se change aussi en froment, comme fait aussi l'espeautre, & comme fait le cypés femelle en cyprès masle. Il y a aussi une yvroye sauvage dont Dioscoride fait mention, qu'il appelle phœnix. En quelques lieux on l'appelle lueil, ou zizanie ; en Latin lolium, zizania, ou hordeum marinum, parce que ses feuilles sont semblables à l'orge. On dit figurément, & par un proverbe tiré de la Sainte Escriture, separer l'yvroye d'avec le bon grain, pour dire, separer les bons d'avec les meschants.*

46. — Jacques DALÉCHAMPS, *Histoire générale des plantes*, éd. cit., vol. 1, Livre VI, chap. XXIII, p. 631.

à l'hystérie. Il était notamment utilisé en baume ou en onguent, à la fois chez le guérisseur mais aussi chez la magicienne et même chez la sorcière. Annick Le Guérer rappelle que certaines d'entre elles usaient des senteurs de bouquets de roses lors des sabbats pour entrer dans une transe hystérique<sup>47</sup>.

## Conclusion

Pour conclure, nous avons cherché à transcrire la réalité physique et organique de la plante décrite dans des *herbaria*. De fait, les naturalistes ont pour objectif de décrire du mieux qu'ils peuvent cette matérialité de la plante, en sortant du cadre prescriptif médical, que l'on prête plus volontiers aux herbiers et traités botaniques du xvi<sup>e</sup> siècle –, et en y introduisant un espace d'expérimentations. Ils leur attribuent une gamme de particularités physiques et des caractéristiques propres à l'être humain, en brochant le portrait d'une nature du détail, parfois de l'invisible. Par cette entrée dans la sphère du sensoriel, les naturalistes veulent corriger les erreurs du passé, mais les savoirs de la Renaissance côtoient de près les héritages des *auctoritates* médiévaux et antiques dont ils se chargent de relever les erreurs. C'est aussi un idéal du corps et ses modèles de vertus morales qui se dégagent de l'écriture des *herbaria* du xvi<sup>e</sup> siècle. Les savoirs sensoriels – se rapportant aux organes sensitifs et aux études sur la perception du monde<sup>48</sup> – sont donc aussi importants que les savoirs matériels (au sens de culture matérielle<sup>49</sup>) dans la médecine de la Renaissance, en tout cas pour tout ce qui est extérieur au corps, puisqu'il est compliqué de toucher le corps ou même de le regarder, dans le respect de la morale chrétienne. Il n'y a pas vraiment de frontière entre ce qui relève de la bonne odeur et ce qui sent mauvais. La culture scatologique du xvi<sup>e</sup> siècle dont François Rabelais caricature les traits dans *Gargantua* sert d'instrument aux médecins naturalistes dans leur pratique médicale, soit pour soigner directement en appliquant des simples, soit pour prévenir l'utilisateur de la toxicité d'un spécimen végétal. Le tournant moralisateur de la Renaissance transforme profondément les mentalités

47. — A. LE GUÉRER, *Les Pouvoirs de l'Odeur*, p. 16.

48. — Cf. M. BULL, P. GILROY, D. HOWES et D. KAHN, « Introducing Sensory Studies », *The Senses & Society*, t. 1, 2006, p. 5-7.

49. — L'étude de la culture matérielle permet d'appréhender un ensemble de comportements comprenant les gestes, les croyances, les rituels, les savoir-faire, l'imaginaire, les sentiments ainsi que les perceptions d'un groupe d'individus dans une société donnée, telle que cela a été défini par Marcel Mauss en 1920 et ensuite par Daniel Roche dans son *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles, xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1997. Les *sensorial studies* s'inscrivent donc dans les *material and cultural studies*.



pour relier bestialité, diable et mauvaises odeurs. Du Moyen Âge à la Renaissance, la lecture de la *Bible* amène les croyants à penser que la puanteur est le mal incarné : le Purgatoire ne sent-il pas le sulfure et la poix<sup>50</sup> ? Presque simultanément, la relecture des traités antiques, la réutilisation de la théorie des humeurs, mélangée à la théorie des signatures de Paracelse – qui veut que toute chose semblable soigne ce qui lui est semblable –, remet en avant les qualités intrinsèques des plantes comme *pharmakon* : à la fois remède et poison. L'odeur, qu'elle soit bonne ou mauvaise est confrontée au regard d'une société qui valorise les vertus de tempérance et de modestie. Tout excès, gustatif, olfactif ou tactile, est interdit : chez la femme, le trop-plein d'humeur froide et humide créant un excès de puanteur est ainsi corrigé par les délicates fragrances qui envahissent les intérieurs et viennent aussi assainir l'air que l'on croyait pestilentiel lors des grandes épidémies. Néanmoins, ce qui a l'avantage de sentir bon peut aussi relever du vice de *luxuria*, car le parfum qu'on met sur la peau évoque les plaisirs tactiles et l'interdiction de toucher le corps à l'époque moderne. Une si douce senteur ne peut être que l'œuvre du Diable dans son effort de tentation pour faire tomber l'homme et la femme dans le péché.

50. — C. RAWCLIFFE, « “Delectable Sights and Fragrant Smelles” : Gardens and Health in Late Medieval and Early Modern England », *Garden History*, t. 36, 2008, p. 3-21 (p. 7).

